
BELVEDERE

N. 42 (7^{ème} année mail) (2400 envois en Europe) Septembre 2016

Messina – Santa Croce sull’Arno – Milano – Lyon

a.genovese@wanadoo.fr

Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne de l’écrivain Andrea Genovese, envoyé par l’intermédiaire de *La Déesse Astarté* (Association Loi 1901 av. J.C.). Belvédère est un objet littéraire. Le scribe est l’auteur de tous les textes publiés. Pour l’envoi de livres catalogues et revues demander l’adresse postale.

Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana dello scrittore Andrea Genovese, inviato a cura di La Dea Astarte (Associazione Legge OttoPerMille av. J.C.). Belvedere è un oggetto letterario. Lo scriba è il solo autore dei testi pubblicati. Per l’invio di libri cataloghi e riviste domandare l’indirizzo postale.

On peut consulter tous les numéros de Belvedere dans : [Andrea Genovese - Wikipedia.fr](https://fr.wikipedia.org/wiki/Andrea_Genovese)

Ou <http://poesie.vivelascience.com/fichiers/belvedere/andrea.html>

Per non plus le recevoir, il suffit d’envoyer un mail. Per non riceverlo più, basta mandare una mail.

PASSIONS ESTIVALES

PETITE MUSIQUE DE NUIT

Andrea Genovese

<i>Ut mineur</i>		<i>Bémol majeur</i>
	Partition	Avaro di note
punctiforme		il Gran Nulla
la sphère dessine		sinfonia
	sa ligne d’approche	informe
à la mer ondoyante		pullulante
	de plancton étoilé	in una galassia
	Coupée	e infida
de toute musique charnelle		Oboe
	sans partage	miraggio
la blessure inguérissable		improbabile
Je m’éligne du vaisseau		d’una voce
je m’abîme		d’un profilo
je flotte comme un pantin		Ombre silenziose
dans le vide		di astri alla deriva
	Jamais son orbite	Non più luci
grave et légère		Solo la rotazione minacciosa
	ne croisera	dell’increato
la mienne		

Luxures hexagonales

De l'homo sapiens à l'homo insipiens

NAISSANCE DU CULANTHROPUS

On ne peut pas arrêter l'évolution de l'espèce. Celui qui était singe a adapté ses pattes pour se dresser sur son séant, ses mains pour aiguïser les cailloux. Son cerveau a sylconisé la planète jusqu'à inventer le logiciel qui, aujourd'hui, colonise son cerveau par une robotisation smart-phonique accélérée. En sortant du brouillard, après deux interventions de cataractes et autres menus problèmes, je rassure les croyants de la déesse Astarté : je suis de retour dans le siècle des Nouvelles Lumières, après plusieurs mois d'obscurantisme. Les attentats qui ponctuent notre quotidien, les guerres plus ou moins déclarées que le capitalisme financier impose, se doublent de la traite d'esclaves du continent africain vers l'Europe, Eldorado déchu du jésuitisme judéo-catholique. Notre époque nous a révélé aussi les Torquemada islamiques. Le meurtre de masse est devenu accessible, grâce à la structuration aliénée de notre société, à n'importe qui et n'importe où. C'est l'épiphanie de la puissance divine en chacun d'entre nous par le trou du cul de l'Absolu, si cher aux poétnucules et à leurs éditeurincules. En peu d'années la philosophie du trou du cul a dévirilisé l'humanité. Les politiques et les intellectuels, les nouveaux et les vieux philosophes, les pouvoirs médiatiques assermentés, pensent par le trou du cul qui les chie avec une méthode népotiste huilée et cartésienne. Les sportsmans, les footballeurs, les stars du cinéma et de la télévision, les artistes aux frais du contribuable, ces drogués devant l'Eternel, les banquiers, les humanitaires, les prêtres, les rabbins, les imams et d'autres calamités, par leurs inflammations hémorroïdales témoignent d'un état avancé de métamorphose insipientielle. Nous avons presque entièrement exterminé nos innocents ancêtres et détruit leur environnement naturel pour faire disparaître toute trace de notre dégénérescence. Nous baignons désormais dans une culanthropie généralisée par les spots publicitaires, les séries télévisées et les éjaculations sur internet. L'internaute doit être considéré comme la phase ultime de l'ascension métaphysique vers l'homo insipiens. En vérité je vous le dis : il n'a jamais été si proche du Trou du Cul de l'Etre Suprême (à ne pas confondre avec Dieu qui, heureusement, est Femme). Aux archéologues futurs de fou-iller l'Age du Culanthropus.

Burkinettes et Macrocons

Jadis, les nonnes étaient jeunes et jolies, je me souviens que parfois quelques unes d'entre elles, par amour *coupable*, s'échappaient des couvents de clôture, et cela faisait énorme impression et scandale. Un épisode de ce genre je l'ai raconté dans l'un des romans de ma trilogie autobiographique. Adolescent, la puberté galopant à la chaleur du sirocco sicilien, le voile *intégral* aiguïsait mes sens et ne protégeait pas les jeunes nonnes de mes désirs mystiques. Je m'engouffrais mentalement sous leurs *jupes* et j'essayai de m'imaginer leurs golfes et promontoires. Longtemps, les nonnes ont été pour moi un rêve, un véritable jardin de délices. C'est peut-être à cette époque que j'ai commencé à mûrir la conviction que Dieu est Femme, une immense Femme cosmique qui par un orgasme démesuré (big-bang) a donné naissance à l'univers et à la vie. Cette théogonie luxurieuse, dans le temps, s'était estompée : le vieillissement des nonnettes suite à la crise des vocations - les jeunes italiennes et françaises ayant appris à bittiser leurs extases de Sainte Thérèse se bikinisant et se dénudant de plus en plus -, m'avaient imposé une sorte de retour à la chasteté. Le mystère n'était plus de mise. Certes, il y avait quelques exemplaires jeunes parmi les nonnes d'importation, en grande partie philippines et éthiopiennes, mais cela ne faisait pas le poids. Les nonnes encore capables de m'enflammer étaient celles, joyeusement pécheresses, du Decaméron et des romans libertins français du XVIII^e siècle. Mais c'était de la littérature, et pas de la musique.

Mon transfert en France a provoqué, surtout ces dernières années, un regain de passion amoureuse pour les jeunes femmes voilées. C'est ici, avant qu'elles n'arrivent massivement en Italie, que les femmes voilées ont remplacé les nonnes de mon adolescence. Je pouvais m'en donner à cœur joie à ce plaisir mystique de les dénuder par l'imagination dans les rues. Seins, cuisses fesses et rosa mystica n'échappaient pas à ma pieuse dévotion de croyant en levrettes. Mais voilà que mon approche du divin, par femme voilée interposée, risque aujourd'hui d'être foutue en l'air. De tout temps, la religion des uns a fait le malheur des autres. L'invention du burkini, et le débat qui a ensanglanté l'été d'Hexagonie, m'a mis la puce à l'oreille, bien que les puces en général, dans les romans libertins du moins, vont souvent dans d'autres endroits. Seulement dans ce pays, on peut tenir de pareils débats. C'est un pays imaginaire, parce que les habitants *de souche* sont encore convaincus de vivre *chez eux*, tandis qu'en réalité ce sont les *autres* qui sont chez eux ici, et un jour ou l'autre ils le feront bien comprendre à ces étrangers qui croient vivre sur leur sol. Le débat sur le burkini montre l'obscurantisme inguérissable de cette minorité souchiste. En effet, on a essayé de s'en prendre au burkini, comme jadis au bikini, parce que ce costume de bain, pour la femme musulmane, est une véritable avancée par rapport au voile, c'est la modernité, le moulage des corps, la sensualité, le *bal des ardentes* (pour paraphraser Breton), même si pour l'instant, à ce que j'ai pu constater par quelque photo publiée, il paraît que ce soient surtout des femmes disons de robuste constitution qui l'endossent. Gens de peu de foi, en vérité, je vous le dis : c'en est fini des beurettes, l'ère des burkinettes a commencé. Dommage pour moi, bien entendu, car le burkini, sur l'onde de la mode, deviendra de plus en plus moult et les seins, les cuisses, les fesses des jeunes filles pratiquant le Biblum Thorax Coranicum seront modelés par ce vêtement, leurs formes aguichantes, y compris la rosa mystica sous les tropiques, se dessineront clairement, au grand dam de mon penchant religieux qui a besoin du voilé pour s'épanouir dans l'extase surnaturelle. Serais-je contraint à un recul christique, avec une Madeleine assagie par la foi, Proust permettant ?

Le mois d'août ne m'a pas gâté. A mon âge, je suis tombé amoureux d'une jeune femme. Ce n'est pas son refus qui m'a fait du mal, mais devoir constater qu'elle ignorait tout principe de *fraternité* républicaine. Une déception politico-sentimentale mal vécue, d'autant plus qu'à la même période les deux Grands Cons ont fini par accoucher d'un Macrocon. C'est vrai, cela ne m'a pas pris de court, je l'avais annoncé en maintes occasions. Rien ne m'étonne plus de ce qui se passe en Hexagonie, cette colonie islamico-afro-asiatique d'Israël. Mais le destin aurait pu m'épargner le burkini. C'est surtout de là qui vient mon amertume. Il portera inévitablement à l'abandon du voile et à la répression de ma libido. Encore une injustice sociale qui s'ajoute aux injustices sociales, sous prétexte religieux. Je ne pourrais plus imaginer ce qui sera pratiquement à la portée de tous les yeux dans des tissus sinueux et moult et non à l'intérieur de voiles flottants. Si le burkini est, comme a dit Armstrong touchant en premier le sol lunaire, un grand pas pour l'humanité, il n'en va pas de moins qu'il est un mauvais pas pour mon pied marin.

Sotto pressione (amorosa)

Ritratto di giovane artista

Questo numero di Belvedere esce in ritardo. Non so quanti degli amici che veramente seguono il mio *Diario* pubblico si siano accorti della lunga pausa. Ho dovuto operarmi delle due cataratte, e l'occhio sinistro è piuttosto malandato. "Vedro' cosa posso fare", m'ha detto l'oftalmologa. Se non fosse stata donna, e per di più giovane e carina, e praticante in un ospedale pubblico, avrei continuato a tenermi le cataratte che specialisti mascoli volevano operarmi già quindici anni fa. Certo, è curioso che io abbia più fiducia nelle donne che negli uomini. Il giorno dell'operazione, l'oftalmologa è piombata nella camera in cui attendevo, perché l'infermiera mi aveva trovato la pressione a 24. Pare sia il doppio del normale. Aveva lasciato il blocco operatorio allarmata, ed era lì davanti a me, nel suo francescano camice di chirurgo e mascherina calata sul mento, a chiedermi incredula: "Ma che le succede? Ha paura? È una cosa da nulla. Non le ho spiegato tutto il mese scorso?" "No, non ho paura, ho anche rifiutato la pillola che l'infermiera voleva darmi contro l'ansia." "Allora da dove viene questa pressione? Cosa dice il suo medico di famiglia?" "Non lo so, non lo conosco". "Come, non lo conosce?" "Voglio dire che non sono mai andato a trovarlo" "Ma la pressione quando l'ha misurata l'ultima volta?" "Guardi, non ricordo che durante la mia infanzia il medico che veniva a curare i bambini del mio quartiere per tifi, paratifi, vermi solitari, incrostazioni pidocchiali, scabbia e altro ben di dio, ci misurasse la pressione. E neanche ricordo che mi sia mai stata misurata durante il servizio militare, mi chiedo se esisteva allora quest'apparecchietto che l'infermiera mi ha stretto al braccio, stritolandomelo." "E dopo?" "Dopo? Neanche il medico, quando quarant'anni fa lavoravo a Milano, mi ha mai misurato la pressione – a dire il vero, quello non voleva neanche i soldi della visita, una volta che ho tentato di pagarlo, tirò fuori dalla tasca un mucchio così spesso di biglietti da mille che ne restai stralunato e mi disse: Scemo, vedi quanti soldi che ho, e tu vuoi pagarmi? tu che corri tutta la giornata sotto la pioggia e la neve a portare telegrammi per mille lire al mese? È per questo che hai la tosse. Ma che quindici giorni! Un mese di malattia, ti dò, così vai a prenderti un po' di sole in Sicilia, terrun, e ne porti un poco anche a me quando ritorni!" "Insomma non l'ha mai misurata? Adesso le diamo una pillola, per farla scendere un poco, altrimenti non dovrei operarla. Cerchi di stare calmo." Non ho capito, mentre usciva, se era infastidita o aveva voglia di ridere. Una volta al blocco, mi accoglie l'anestesista "Per la cataratta, l'anestesia non è granché, altrimenti non potrei fargliela, ma la metto in guardia, con la sua pressione un giorno o l'altro rischia l'infarto, domani vada a fare conoscenza col suo medico". Dentro il blocco, tutte

donne. Una mi tiene la mano e mi inserisce un trucco nel braccio. "Porta un apparecchio uditivo?" "No." "Signor Genovese, come si chiama?" Non rispondo. "Quanti anni ha?" "79." Qualcuna dice: "Allora ci sente." Un'altra domanda: "Porta una dentiera?" "No. Ho tutti i miei denti, a parte quelli del giudizio che se ne sono andati da un pezzo per incompatibilità di carattere." "Va bene, si ricordi di andare dal suo medico domani!" Sono lungo disteso sul lettino. "Adesso faccio l'intervento", mi dice una voce dolcissima. Ascolto tutto quello che bisbigliano tra loro, sento il taglio dell'incisione malgrado l'anestesia. L'iniezione di Lucentis versa sull'occhio operato un liquido che mi acceca un attimo. Poi un volto fresco e ironico mi guarda dall'alto, come affacciandosi da un balcone. Sembra voler dire "Lo vedi che ci vedi ancora?" Una mano mi benda l'occhio, con una grazia rude. Mi portano qualche minuto nel corridoio. Sono l'ultimo operato della giornata. Lei esce, mi sorride. Con l'occhio destro, ci vedo bene. È veramente carina.

Il medico *di famiglia*, l'indomani: "Ma lei è mio paziente?" "Sì, avevo scelto il suo nome in una lista, quando è divenuto obbligatorio." "Deve essere passato qualche decennio". Misura la pressione. "In effetti è molto alta, 21. Ha 79 anni? Beato lei." "Non mi visita?" "Si sente male da qualche parte?" "No." "E allora che la visito a fare? A guardarla, non mi sembra uno malato e poi mostra vent'anni di meno della sua età. Comunque con una pressione del genere si rischia l'infarto, è vero quello che le hanno detto all'ospedale. Le faccio fare degli esami del sangue e delle urine, prima di mandarla dal radiologo, dall'angiologo e dal cardiologo come farebbe il mio collega di gabinetto." Che rottura, mai fatto delle porcherie simili in vita mia. Comunque *obbedisco*, mi pare che lo ha detto anche un eroe del risorgimento. Dopo gli esami: "Allora, dottore?" "Leggera difficoltà urinaria, ma m'inquieterebbe di più se alla sua età non ne avesse. Qualche mancanza di vitamina D, ma l'80% della popolazione ne manca, siamo tutti malati di vitamina D, non le dico di mangiare più pesce perché il pesce oggi è inquinato e provoca altre malattie. Quanto al cuore, stando agli esami, lei non ha alcuna predisposizione cardiopatica." Ma, dottore, se ho un cuore che fa Tic-tac, come il coccodrillo della storia di Peter Pan, appena vedo una bella donna!" "Due pillole al giorno, per la pressione È di origine nervosa. Le prenda se vuole vivere ancora una quarantina d'anni." "Me ne occorrono settanta. Sa, pare ci sia un pianeta intorno alla *Proxima Centauri*..." "Non glieli posso garantire. Mi venga a trovare fra tre mesi." Comincio a preoccuparmi, passi per il mio corpo di cui ignoro tutto, ma cosa vado a raccontare a quella parte di me, ancora più sconosciuta, che ci abita?

L'amour fou

Ecrivains peintres photographes du XIX^{ème} siècle

Breton en voisin bon enfant

Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle (11-18 août)

André Breton, 50 ans après

La mariée mise à nu par ses célibataires, même, l'œuvre la plus célèbre de Marcel Duchamp, est venue à la mi-août faire une hâtive visite au château de Cerisy-la-Salle, à l'occasion du colloque **André Breton, 50 ans après**. Mais, pour être sincère, à part quelques échanges musclés dans les débats, la *mariée* a été *même* trop sage, n'a pas donné hors colloque des émotions surréalistes poussées, les seuls frissons ayant été causés ici et là par des vaudevillesques *Ciel, mon mari !* Je n'ai pas eu d'écho de nuits insomniaques, d'écritures automatiques circulant déguisées en fantômes dans le grenier et les combles du château ou dans ses dépendances.

Après cet incipit, que penses-tu, ami lecteur, si je t'avouais que je n'ai pas participé à ce colloque sur Breton ? J'ai quand *même* réussi à y faire deux incursions, pour me faire pardonner par Wolfgang Asholt, un ami allemand connu l'année précédente à Cerisy qui m'avait prévenu de ce colloque auquel en vérité mon tempérament surréellement francophilophobiphone n'aurait pas dû se soustraire. Organisé par Henri Béhar et Françoise Py, il m'a donné l'occasion de connaître un certain nombre de personnes sympathiques parmi les participants, spécialistes ou auditeurs, avec qui j'ai pu avoir des échanges, plus ou moins longs, pendant les repas ou les balades dans le parc. Il me plaît de rappeler ici la délicieuse japonaise, professeur de littérature française et d'art, Akiko Hasegava de l'Université de Kyoto, l'italienne Alessandra Marangoni de l'Université de Padoue, la française Violaine White de l'Université américaine de Saint Louis, Sébastien Arfouilloux, animateur tourmenté d'une agréable soirée : « Le domaine musical et sonore d'André Breton » (avec auditions). Et surtout un personnage explosif et dynamique, l'enseignant et poète limousin Laurent Doucet, qui lui aussi a animé une soirée, de lectures, avec la comédienne Sylvie Levesque (à saluer une délicieuse apparition de la fille de Laurent, seize ans à peine mais déjà une assurance et une sensibilité d'interprète appréciables). Navré, j'ai croisé d'autres personnes de qualité, j'aurais bien aimé approfondir leur connaissance tout comme suivre leurs communications.

A tous les participants de ce colloque, qu'ils soient des spécialistes universitaires ou autre, j'adresse ce numéro de Belvedere et les insère dans mon fichier (ils peuvent naturellement me demander de les rayer, si cela ne devait pas les intéresser), avec prière de m'insérer eux aussi dans le leur et de me tenir informé sur toute initiative future sur Breton et le surréalisme, en somme de me considérer un des leurs. Non spécialiste, certes, mais amoureux du surréalisme et de la mariée (*même*), envolée dans la merveille d'un clair de lune éclatant, d'un ciel étoilé où la Grande Ourse, se balançant sur ma tête comme seulement dans mon enfance il m'était arrivé de l'observer, apaisait la mélancolie d'un *amour fou* cosmogonique irrigant de sa cyprinique rosée (la Grande Ourse, pas la mariée) les prés et les arbres du parc du château.

Portraits dans la littérature : de Gustave Flaubert à Marcel Proust

Un colloque tous les ans, dans ce prestigieux Centre Culturel International, dont l'histoire plus que décennale est marqué par le passage de la fine fleur de l'intellectualité française et étrangère, est pour moi une cure de jouvence, une manière de me confronter à des spécialistes universitaires qui, je leur en suis reconnaissant, acceptent toujours de bonne grâce, et parfois avec des signes d'amitié, les contributions d'auditeurs pétulants comme moi, toujours à l'affût pour placer leur mot dans les débats.

Les raisons pour lesquelles j'avais choisi de suivre ce colloque, outre l'intérêt particulier que j'éprouve envers les écrivains français de la seconde moitié du XIX, étaient disons quasi *affectives*. Car le programme pour moi alléchant s'accompagnait de la présence d'un certain nombre de personnes que j'avais eu l'occasion de rencontrer il y a deux ans au colloque Barbey D'Aureville. C'est en particulier, pour ne pas citer qu'eux deux, de Pierre Glaudes dont je parle, professeur à la Sorbonne, homme d'un rare équilibre et d'une immense maîtrise de son domaine d'études (et autre) et de Julie Anselmini, maître de conférences à l'Université de Caen, qui résultait dans la direction de ce *Portraits dans la littérature* avec Fabienne Bercegol, professeur à l'Université de Toulouse 2. Ces deux universitaires rigoureuses, deux jeunes femmes au fond, l'une (Julie) à l'apparence délicate et fragile, l'autre (Fabienne) à l'apparence énergique et débrouillarde (mais je ne m'étonnerai pas si quelqu'un nuançait mon *portrait*) ont donné âme et charme à l'ambiance de ce colloque, marqué par une forte présence féminine (que la Déesse Astarté en soit remerciée, on doit en grande partie aux femmes le fait que la littérature continue à être enseignée dans les universités françaises, italiennes aussi d'ailleurs). Le colloque avait un sous-jacent caractère *normandophile*, ayant été organisé sous la houlette d'Edith Heurgon, la fraternelle (je ne trouve pas *sororennelle* dans mon dictionnaire macho) *patronne* de Cerisy, dans le cadre du Festival Normandie Impressionniste 2016. Tandis que le colloque Breton se tenait dans la bibliothèque, *Portraits* était hébergé dans une salle des Granges qui, avec l'Ancienne Ferme, le Moulin, les Escures et l'Orangerie sont des annexes dispersées dans le vaste parc du château de Cerisy.

La richesse des communications (voir la liste ici-bas) a suscité ma plus vive attention, je me limite à citer celles de Pierre Glaudes et de sa doctorante Maud Schmitt, qui ont approfondi deux aspects de *portraitiste* de Barbey D'Aureville ; celles de Marie-Bernard Bat (Mirbeau) et Mourad Khelil (Vallès) qui ont évoqué deux écrivains pour moi parmi les plus grands du siècle, l'ineffable auteur de *L'insurgé* surtout ; quant à Guy Larroux (un *esprit de finesse*, pour lequel je suis heureux d'avoir éprouvé un instinctif et je crois réciproque sentiment d'amitié), avec son exposé sur la *Sapho* de Daudet il a fait le miracle de m'intéresser à un écrivain qui ne m'intéresse pas beaucoup.

(Suite page suivante)

LES COMMUNICATIONS DU COLLOQUE

Le portrait : enjeux romanesques et poétiques

Introduction de Julie Anselmini et Fabienne Bercegol

Fabienne BERCEGOL: Usages romanesques du portrait peint

Marie-Catherine HUET-BRICHARD: Portrait et caricature dans les *Odes funambulesques*

Marie BLAISE: "Sacrés comme un portrait devant un volume d'œuvres mais le démon en pied": analogie du génie ou portraits de l'anonyme dans l'œuvre de Mallarmé

Sylvie TRIAIRE: Ce qui prend figure politique: portraits du commun chez Flaubert

Chez les romanciers du réel

Guy LARROUX: Les visages de Sapho (Daudet)

Mourad KHELIL: Autoportraits de Vingtras: trahisons, feu et parasitisme dans la *Trilogie* de Jules Vallès

Marie-Bernard BAT: "La figure n'est-elle pas aussi un paysage?" L'Homme mis "en perspective dans la vaste harmonie tellurique" dans les premiers romans d'Octave Mirbeau

Variations esthétiques

Cornelia KLETTKE: L'esthétique du portrait de Nana chez Zola: la transgression entre l'art et la vie

Exotisme et photographie

Nathalie SOLOMON: Portraits de voyages flaubertiens: l'atelier du romancier

Marine LE BAIL: Pierre Loti, portraits au fil de l'ancre

Martine LAVAUD: Face à l'objectif: postures de l'écrivain photographié

Dominique MASSONNAUD: Portraits romanesques à l'âge de la photographie: pour un autre temps narratif. Études de cas

Du romantisme au symbolisme

Maud SCHMITT: L'herméneutique des visages chez Barbey d'Aurevilly: pour une apologétique du portrait

Pierre GLAUDES: Barbey d'Aurevilly et le portrait de Mesnilgrand

Pascale AURAIX-JONCHÈRE: Portraits croisés de la bohémienne dans le roman sandien: entre ethnologie et poésie (texte lu par Fabienne BERCEGOL)

Lydie PARISSÉ: Portraits féminins dans le théâtre de Villiers de l'Isle-Adam

Stéphane CHAUDIER: Le portrait proustien, entre intelligibilité et esthétique

Julie ANSELMINI & Fabienne BERCEGOL: Synthèse et table ronde avec les participants

Les actes du colloque seront publiés.

Il faut souligner qu'outre un après-midi dominical de détente à la mer il y a eu trois soirées culturellement très riches :

Portrait de peintre au cinéma: *Renoir*, film de Gilles Bourdos commenté par Julie ANSELMINI

Misia Sert, modèle et Muse: portrait musical d'une époque, récital de piano par Frédéric VAYSSE-KNITTER

Collection de têtes, lecture-crédation par Philippe MÜLLER & Vincent VERNILLAT (*Compagnie PMVV le grain de sable*)

ET UNE JOURNÉE AU MUSÉE BARON GÉRARD DE BAYEUX

avec deux conférences en public :

Julie ANSELMINI: Théophile Gautier, un portraitiste romantique à l'ère du réalisme

Dominique de FONT-RÉAULX: "Retrouver l'éclatante vérité de l'harmonie native du modèle", portraits peints et photographiques autour de 1850

Au Musée de Bayeux, qui possède des collections d'un grand intérêt, est en cours (jusqu'au 18 septembre) l'exposition *Caillebotte, portrait intime d'une famille normande*. Même si le tout tourne autour d'une seule toile, *Portraits à la campagne*, où le peintre a immortalisé la mère et d'autres femmes de sa famille, l'exposition présente une riche documentation épistolaire, figurative et photographique de l'histoire toute normande de cette famille et les raisons pour lesquelles le Musée se retrouve en possession de cette toile.

L'inconnue de Bayeux

Andrea Genovese

*Ses yeux tournent en rond
sur la tapisserie
son visage comme une étoile
explose
dans quelque chose
qui est nichée
au-dedans de moi.*

*La comète date la sauvage épopée
de ces guerriers normands
qui se battent
à coups de lance et d'épée.
Est-ce moi la cible de leur combat acharné ?
Leurs rejets
viendront conquérir mon île
leur violence et leurs gènes
sont codés dans mon sang à jamais.*

*Elle est là
lumineuse dans l'obscurité.
Un chant grégorien se lève
de ses seins
de ses hanches épanouies
du blé de ses cuisses dorées.*

*L'évêque agite sa crosse
soulève les eaux de la mer
la broderie est son royaume
il veut m'éjecter de moi-même
du désir infini qui me transperce.*

*Si seulement elle me laissait
caresser sa peau
l'astéroïde sans orbite que je suis
pourrait enfin naufrager heureux
dans le vagin de Dieu
mais elle n'est pas là pour mon salut
ne voit pas l'univers
en déroute dans ma tête*

*le trou noir
qui m'attend
dans la solitude sidérale.*

incroci

semestrale di letteratura e altre scritture

anno XVII, numero 33
gennaio-giugno duemilasedici
Direzione: Lino Angiuli, Raffaele Nigro, Daniele Maria Pegorari
Mario Adda Editore, via Tanzi, 59 - 70121 Bari
Tel. e Fax 080 5539502
web: <http://www.addaeditore.it>
e-mail: addaeditore@addaeditore.it

Idilli di Milano

poesie di Andrea Genovese

Chi pensasse che la poesia 'militante' sia stata seppellita da tonnellate di frammentismi, orfismi, tardosimbolismi e postmodernismi, deve ricredersi davanti a questi 'idilli', leopardianamente rivolti a riflettere sul proprio tempo e sulla condizione, quasi in presa diretta, spogliando la realtà di ogni addomesticamento ideologico, liberando la scrittura da superflui tributi letterari e con quel tocco di ironica saggezza riveniente da una vita interamente spesa all'insegna dell'impegno declinato in diversi modi. Dal 1981, l'autore vive in Francia, dove ha pubblicato alcune raccolte di poesia scritte in francese, tra cui gli Idylles de Messine, e dove sono stati messi in scena una decina di suoi lavori teatrali. Vi ha anche fondato la rivista bilingue «Belvedere», caratterizzata dallo stesso combattivo anticonformismo che segna i testi qui presentati. In Italia ha pubblicato diverse raccolte di poesia e, recentemente, una trilogia romanzesca autobiografica.

I Vespri Meneghini

Il tram miagola
con voce di baritono
incurante del diluvio
e il suo stridio imita
la stecca di una traviata
ingioiellata.

La forza del destino
talvolta è giustiziera
le uova marce finiscono
contro Palazzo Marino
da secoli indifferente
alla sinfonia degli esclusi.

Il coro dei lombardi
canta sofferte crociate
assedì scalate
ai torrioni infedeli.

Oggi come ieri
con buona pace degli illusi
i soliti gattopardi
e venerabili bancarottieri
applaudono il presidente
e l'innodimameli.

Sulla piazza ormai silente
la notte scende desolata.
Sparafucile sbolle l'ira
tra le pozzanghere
in cui s'aggira
Butterflay sedotta
e abbandonata.

Grandi firme

Venendo da Corso Lodi
via Mantova è un affluentino dell'Isonzo
trafficato viale poco ideale per andarci a zonzo.
Là c'era un ufficetto dove fui 361 battezzato
anche se il numero non me l'avevano
né sul braccio né sulle chiappe tatuato.
In quella minuscola via
c'era anche la mia prima camera d'affitto
di fronte a una frequentata latteria
dove in divisa postwermacht i fattorini
delle Regie Poste Repubblicane
si spaparacchiavano come puttane.

Era un'epoca paleozoica senza cellulari
né computer né smartofoni e aggeggi similari.
Nella nebbia o sulla neve non spalata
facevo girotondi di chilometri
su una bicicletta sgangherata.

In certe sere fredde e buie le norme inerziali
di quella telegrammesca civiltà
mi obbligavano a tener la bocca chiusa
per non appannare gli occhiali
altrimenti come il palo della banda dell'Ortica
*per vederci non vedevo un'autobotte
e per sentirci ghe sentivo un accident.*
Stella polare in aperta campagna
era l'opaca lampadina
che d'un tratto annunciava una cascina
dove i contadini già russavano sfiniti.
Ero fortunato se un cane m'abbaiva
così gl'infilavo in bocca la biro
per firmare la ricevuta

che mi era dovuta per regolamento.
Se rifiutava firmavo io stesso
con un geroglifico
ispiratomi da un poetico talento
che tuttavia non mi bastò per essere riflesso
del Secondo Novecento nello specchiato cesso.

Un milione di teste

Regista
di una recita a soggetto
resuscito l'immensa
folla dei comizi
forse più commossa da Trincale
patetico cantore dell'esilio
che da Pajetta
Berlinguer o Lama.

Che rifugio vuoi che sia
la galleria
di tanto chiara fama?
La nebbia dilagante dagli archi
fa a pugni con la fievole luce
filtrata dalle invetriate
sul pavimento.

No non bastarono
i pugni tesi
e nemmeno schiacciare
i testicoli del toro
mi fu di gran conforto.
Ho sempre avuto torto.

Mediolanum

Di certo il quadriportico
ospitava pellegrini
di passaggio – anche allora
chissà quanti clandestini
elemosinanti una scodella
e un sorso d'acqua –
che la notte accendevano
fuochi per riscaldarsi
in una religiosa e sensuale
promiscua fratellanza.

Pare che Ambrogio
fosse un capopolo
di quelli tosti
un domatore di folle
di lega buona
un solido carroccio.

Magari di femmine pie
ne ha illuminate tante
tra i bagliori della legna
crepitante lungo le navate.
O preferiva tedesconi
ben piantati e forniti
di bastoni intagliati
in rami di quercia?

La guida ignora

questo dato biografico
e l'oscurità mi piomba
addosso come
un giudizio universale.

Linciaggio

È una foto sbiadita
ritagliata da un giornale
la sigaretta in bocca
la posa di capopolo
arringante allo sciopero
con te seduta sul bancone
amore durato
una vertenza sindacale.

Fuori tra lo sferragliare
dei tram la luce abbagliava
Piazza Cordusio
e la folla come uno sciame
impazzito privato
d'arnia – di sportelli –
imprecava contro gli statali.

Uscii a dire
che l'assemblea
sarebbe durata solo un'ora
molto di meno
aggiunti da poeta
di quanto impiegava
la Terra sul suo asse
trascinandosi dietro
continenti e vasti oceani
a me per sempre negati
dal misero stipendio.

La forza dell'amore!
Fosti tu a salvarmi
dalla clientela (che dico?
allora si chiamava utenza)
inferocita
e dentro con violenza
mi spingesti
in uno sgabuzzino
dove i moduli dei vaglia
e dei conti correnti
servirono da comodo lettino.

Sfrigola ancora
sull'orbita il pianeta
ma tu anni luce sei distante
o mia cometa!

L'intervista

A Italo Gregori avevo procurato
non pochi abbonamenti lanciando
una campagna sul giornale
del Dopolavoro delle Poste di Milano.
Ci scapparono degli inviti al Piccolo
e così per la prima volta entrai in un teatro
che non fosse quello parrocchiale
del mio quartiere peloritano.

Gregori inoltre convinse Milva
a concedermi un'intervista
per quanto poco valesse il giornalino.
La *tigre* mi accolse in camerino
nell'intervallo del Mostro Lusitano
e parve divertita che le chiedessi
dei suoi gusti letterari.

Si era appena separata non so più da chi
ed era sorpresa quasi risentita
che non le chiedessi nulla della sua vita
privata
che riempiva in quei giorni
le pagine dei giornali.

Alla fine mi diede un bacetto sulla guancia
e ridendo mi disse che facevo domande
troppo serie per cui non sarei mai
diventato un vero giornalista.
Profetica e realista.

Dopo lo spettacolo la vidi uscire
dal retrobottega al braccio d'un elegantone.
Il suo collo delicato era protetto
da una pelliccia il cui pelo
risplendeva come il colore
dei suoi fulvi capelli.

Certo bisognava una gran signora
per incarnare una schiavetta africana
che passava le giornate *a lavare i pavimenti
i piatti ad asciugare
il buon dio a ringraziare*
e quant'altro c'era nel copione.
Compagna Milva
confesso ch'ero e son rimasto
un gran frescone.

La cerchia antica

Porta Romana bella
è sempre aperta
agli spifferi d'aria gelida
che in quella preistoria ormai confusa e incerta
soffiavano dentro le botteghe artigiane
nelle trattorie toscane
e nei bar di Viale Montenero e Sabotino
dove i meneghini-doc
gustavano il caffè corretto
con vecchia romagna
commentando il tragico conflitto milaninter
fulminando lo spaesato terrùn
che incautamente entrava
senza neanche pulire la sua bava.

Smilze sorridenti
gonne corte ai ginocchi
appena un lampo
di furbizia negli occhi
le commessine
il sabato sera
s'attardavano cicalando.
Raramente te la davano
prima che il sessantotto
avvampasse loro il cespuglietto
e più tardi la falloccrazia contagiosa

corrompesse anche i bastioni
dell'ambrosiana cerchia amorosa.
M'intimidiva l'arco maestoso
dove gli immigrati oggi spacciano la droga
e le *regazzine* ormai la danno
a chiunque le introduca
nei castelli fatati
di orchi acefallici ricchi sfondati.

Manzoniana

Alberi contorti
s'inscrivono
sulla lavagna delle nuvole
che giostrano su di noi.

I rami chiedono asilo
al cielo innominato
con cui giocammo ai dadi
l'esistenza.

Il senno di poi
mostra nella giusta luce
la seduzione della peste
dentro il recinto del lazzaretto.

Solo ai monatti fu concesso
di restare indenni nello strazio.

Scendeva da uno di quegli usci.

No pasaràn

La Festa al Castello era comoda
per i compagni che abitavano in centro
gli spiantati in case di ringhiera
(ancora ce n'era)
gli altri in lussuosi appartamenti con verde nel cortile
trattandosi d'artisti intellettuali
e nobildonne rivoluzionarie
che si erano dati alla causa per passioni varie
e che per quanto fosse un poco insano
erano tutti fans di Napolitano.
Contessa si diceva
fosse la donna di Petruccioli
da cui dormii alcune ore su un divano
dopo una spaghetтата
perché ero l'unico decentrato e temevo quella notte
di prendere fascistiche botte.

Berlinguer aveva appena chiuso la festa
con un comizio insieme a Corvalàn
che ci aveva commossi ed infiammati
giurando sulla dell'esercito cileno fedeltàn.

Pinochet bombardò la Moneda mi pare l'indomani.
Allende lo vedemmo un'ultima volta
in foto con un mitra in mano e un casco
di muratore sulla testa.
Corvalàn andò in esilio a Mosca
a meditare sulla sua analisi marxista approssimata.

In del trisold appare adesso chiaro
che non l'estremismo ma l'ingenuità
era la malattia infantile della nostra comUnità.

L'ironia del torrione

Quasi mezzo secolo è trascorso
dal mio comizio qui davanti alla fontana.
Su tanti delitti e tante ruberie
è passata la spugna della storia
azzerando la folla anonima dei vinti.
Oggi è turismo e patrimonio
il castello di quei duchi sanguinari
antenati degli attuali industrialotti
giornalisti svenduti banchieri
e politici corrotti.
Arrivate dal Sol Levante sciamano
in gruppo sparso per le corti
giovani e graziose appena si distinguono
dalle nostre ragazze
sia nel vestire che nel maquillage.
Stanno anche perdendo
alcuni asiatici caratteri somatici.
Metamorfosi su scala planetaria
di un mondo condannato al metissaggio.
Quella che fotografa col telefonino
saltella con la grazia di una gheisha
ma assomiglia a una modella occidentale.
Ha la faccina innocente
delle serialkiller televisive
che hanno rincoglionato la povera gente.
Il suo culetto mandolinato
mette a nudo le mie fraglie.
Eros vince tutte le battaglie.

Il rosso che ci resta

Porta Venezia.
Complice un sole tiepiduccio
dalla nebbia sboccia d'un tratto
il Monte Rosa.

In un'aiola un albero sorride
al cagnolino che gli inaffia il tronco
due ragazze cinguettano
dondolando le anche sotto i jeans
una vecchina
vanta a un'amica
le doti della sua badante ucraina.

L'inverno è ambiguo ed allusivo.

Forse a primavera soffierà
uno zefiro soave
e il profumo delle rose mattiniere
darà all'idillio corrispondenze
d'amorosi sensi
se al risveglio
non diventeranno miraggi
anche gli arrivi e le partenze.

Non è lontana
anzi si alza in volo
ironica e sorridente
la M rossa
della metropolitana.

*Le poesie pubblicate su Incroci
fanno parte della raccolta inedita Idilli di Milano.*

Lino Angiuli, parola e ulivo

Ho smesso da anni, se non da decenni, di sollecitare riviste ed editori, che del resto ho sempre sollecitato assai raramente. Non ho ormai più le energie per farlo. Del resto tutto quello che posso aver pubblicato, lo è stato sempre occasionalmente. Oggi inediti di poesia di romanzi e lavori teatrali, in italiano e in francese, imputridiscono in un armadio murale (o nel computer). E di meno in meno c'è gente che si ricorda di me. Per questo, ero rimasto sorpreso alcuni mesi fa quando Lino Angiuli, che ignoravo persino fosse nel mio indirizzario elettronico e quindi anche lui destinatario del mio Belvedere, mi ha inviato una mail (stringato, Lino, come gli scrittori pugliesi che mi è stato dato di conoscere, antica saggezza di olivi saraceni, niente a vedere coi siculi chiacchieroni ficodindia), chiedendomi di mandargli un gruppo di poesie per la rivista *Incroci*, di cui ignoravo l'esistenza, così come ignoro ormai quasi tutto delle riviste in Italia. Di Angiuli, avevo perduto le tracce subito dopo la pubblicazione del suo primo libro di poesia da Lacaita, più di quarant'anni fa. Non ricordo nemmeno se mi era capitato di parlarne su qualche rivista, magari su *Uomini e Libri*, a cui in quel periodo collaboravo. Comosso da questo suo invito inatteso, m'era venuta voglia, durante lo scambio delle stringatissime mails, di citargli almeno un suo verso, e là la ricerca disperata di quel suo primo libro che ricordavo di aver conservato nel mucchio confuso dei miei *minori*. Non lo trovavo e per causa: *La parola e l'ulivo* (1975) era nella biblioteca, diciamo quella in piedi, tra Cecco Angiolieri e Sergio Antonelli. Sono uno ormai indifferente anche davanti alle collisioni galattiche più catastrofiche, ma spesso mi commuovo per piccole cose come questa scoperta. Allo stesso modo, mi sono commosso ricevendo *Incroci*. Questa bella rivista mi ha ricordato *Apulia*, un'altra rivista pugliese, diretta sino alla sua scomparsa da Aldo Bello che me la mandava regolarmente, e da qui mi è rivenuto il ricordo di Antonio Verri, sfortunato poeta prematuramente scomparso, ahimé falciato dall'incidente che vent'anni fa lo ha rubato alla poesia e alla sua attività di animatore culturale. Ecco questa Puglia rara, generosa, aperta ad esperienze multiple, feconda, virile, impegnata, capace di andare alla sostanza delle cose e non alle apparenze mi ricorda oggi *Incroci*. Semestrale di letteratura e altre scritture (direzione Lino Angiuli, Raffaele Nigro, Daniele Maria Pegorari), questo numero illustrato da acquerelli e disegni di Teo de Palma, è vario e multiforme e oltre alle mie contiene delle dense e laceranti poesie di Anna Maria Farabbi, versioni originali di poesia classica cinese, quattro brevi racconti di Ülar Ploom, italianista estone traduttore della Divina Commedia, saggi letterari e politici di vari autori, una rubrica di recensioni, e un largo inserto *Scatti di poesia*, testimonianza di una mostra fotoletteraria a cura di Angiuli e Giuseppe Paone, tenutasi al Castello di Monopoli, un atto d'amore delicato e poetico alla terra di Puglia. La rivista è pubblicata dall'editore barese Mario Adda. incrocionline.wordpress.com

PS. Lino Angiuli mi ha mandato anche *Ovvero*, la sua ultima raccolta di poesie, pubblicata da Aragno, che non ho ancora letto a causa di miei problemi agli occhi, ma già sfogliando a caso sono caduto su *Saluti da Punta Meliso*, una poesia dedicata ad *Antonioverri* e a *Salvatoretoma*. Angiuli è un poeta che, nel segno di una concezione alta dell'amicizia e dell'etica poetica, ha il vizio assurdo di resuscitare i morti. Anche i morti vivi, come nel mio caso.

Amours de mer

Rencontres des Sud

Luisa Futoransky – Andrea Genovese
au Centre Culturel François Villon de Frontignan

Frontignan est une petite ville, populaire et balnéaire, tellement rapprochée de Sète qu'elle paraît la continuer. Les poètes Georges Drano et Nicole Drano Stamberg y résident depuis de longues années. Ils font partie tous les deux de l'équipe des animateurs du Festival de poésie *Voix Vives de la Méditerranée*, une manifestation qui se tient à Sète au mois de juillet et qui voit la présence d'une centaine de poètes. Mais Nicole et Georges cultivent aussi leur petit jardin à eux par l'association *Humanisme et Culture* qui organise des rencontres de poésie, *Rencontres des Sud*, en collaboration avec la ville de Frontignan.

Max Ernst et Yves Tanguy

Deux visions du surréalisme

Musée Paul Valéry de Sète

Surtout en été, la ville de Valéry et de Brassens concentre un nombre de manifestations culturelles, artistiques et folkloriques qui font de la petite Venise l'une des attractives touristiques les plus recherchées de la côte méditerranéenne. Le Musée Paul Valéry ne chôme pas pendant l'année, sa programmation étant riche et variée, mais c'est pendant la période estivale que souvent on y organise une exposition de prestige qui, tout en s'adressant au grand public, se signale toujours par sa rigueur scientifique et la richesse de la proposition. Cette année y sont à l'honneur deux géants de la peinture surréaliste, Max Ernst et Yves Tanguy, dont sont présentées 70 œuvres, pour la plupart jamais exposées, qui mettent en relief le parcours créatif de ces deux artistes visionnaires, créateurs de nouvelles formes expressives, où le rêve et la fouille psychique tend à la libération de l'humain et à un art non mercantile, en harmonie, au début au moins, avec les principes de Breton et de sa leçon intransigeante.

Musée Paul Valéry Sète Tel. 0033/0499047616.

Jusqu'au 6 novembre 2016

Le 4 août, étaient invités l'argentine Luisa Futoransky et l'italien Andrea Genovese. Outre leurs poèmes en langue maternelle, ils s'étaient engagés à présenter et lire un autre poète de leur langue par eux-mêmes choisi (Claudia Schwartz par Luisa Futoransky, Bartolo Cattafi par Genovese). Un public nombreux était au rendez-vous d'une soirée, qui a pu compter aussi sur la présentation des poètes par Gwénaëlle Drano et la grâce de lectrice de la petite Fanny. Les *Rencontres des Sud* éditent une élégante plaquette avec les poèmes en langue originale, et leurs traductions, des poètes invités (64 pages, 3,50 euros). On peut la commander à ng.drano@free.fr

Escalier à Sète

Andrea Genovese

1

Mon voyage immobile n'a plus d'importance que celle du frelon qui m'accompagne de marche en marche comme si j'étais le miroir de sa quête du saint graal. Je me fais de la peine pour ce frelon qui tombera bientôt au champ d'honneur victime d'un oiseau ou d'un lézard on est bien ensemble on frelonise aimablement en zigzaguant par l'escalier ici et là fleuri comme un jardin de Babylone suspendu à ce panorama elliptique encastré dans un ciel peint en touches légères par le Maître des Rochers. J'entends la sirène d'un voilier qui s'envole pour escalader la falaise peut-être paniqué par le recul de la marée. Maintenant la mer a mis à nu une immense plage boueuse où crustacés et coquillages déjà s'affairent pour élire un crabe beau marcheur et bien portant ses mensonges président de la république des crevettes. Ici l'escalier est solide ne cédera pas au chantage mon ami frelon et moi entêtés dans l'escalade nous approchons de la solution finale la dernière marche où une caméra filme la scène et témoigne de notre absence du cadrage.

2

C'est la transparence du cristal qu'il faudrait pour piéger les grues du port et le vol des goélands dans la torpeur de la mer. Ni les mots graves ni les mots-valises désormais n'en veulent plus de moi de mon défi stérile et se démènent entre les plis d'un faux miroir sans plus de souffle ne sachant plus soulever des vagues ni répondre aux appels des navires désespérés par la bonasse. A peine relevée la fêlure dans les nuages en haut de cette carte maritime en butte à toute idée de perspective et d'abordage. La ville mesure l'extension de sa ceinture lumineuse dans l'air vitrifié du silence et du mirage. N'a pour seule défense que la grâce d'un passage d'utopies volatiles imprimées dans la rétine d'un œil qui se balade solitaire et détaché de son attache corporelle. Tous les canaux éprouvent un frémissement qui les dépasse alignés dans le polyptique d'une suite musicale.

(D'après *Idylle de Sète*, recueil inédit)